

on voit percer le prêtre et le patriote. On y sent le cœur sacerdotal, préoccupé avant tout du salut des âmes, et applaudissant aux efforts qui sont faits pour amener la diffusion de l'Évangile au milieu de la prairie; on y sent le Canadien-français heureux de constater que la plus grande partie du bien opéré l'a été par des compatriotes. On voit qu'il est fier de pouvoir dire "que ces immenses contrées ont été découvertes par des Canadiens, explorées par des Canadiens et évangélisées par des missionnaires canadiens."

Qu'on nous permette de citer encore, à l'appui de cette thèse, le passage suivant, tiré, comme le précédent, de la préface du livre.

"Si aujourd'hui les Anglais sont en majorité dans les Provinces de l'Ouest, ce n'est pas pourtant à eux que revient la gloire d'avoir découvert ce pays, ni d'y avoir porté les premiers germes de la civilisation.

"Il est bon de rappeler ce fait au peuple qui domine actuellement dans Manitoba et au Nord-Ouest, afin qu'il sache bien que les Canadiens-français ne sont pas là des étrangers venus à la dernière heure. Il y a cent-cinquante-cinq ans que le sieur de la Vérendrye et ses fils ont traversé les immenses prairies de l'Ouest jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses, et en ont pris possession au nom du Roi de France; il y a un siècle et demi que nos voyageurs canadiens les parcourent en tous sens comme les pionniers de la civilisation; il y a soixante-dix-sept ans que les missionnaires catholiques ont commencé à prêcher la parole de l'Évangile aux peuples infidèles de ces pays sauvages. Non, les Canadiens-français ne sont pas des étrangers au Nord-Ouest!"

Voilà qui est parler franc, n'est-ce pas? Voilà des paroles qu'il était bon de dire et qu'il est bon de répéter. Le fanatisme anglo-saxon et protestant, qu'en certains lieux on croyait mort, n'était qu'assoupi. Il relève aujourd'hui la tête avec plus d'audace que jamais, et s'essaie— inutilement, espérons-le,—à écraser les descendants de ces nobles et courageux pionniers. Il était donc bon de lui dire ces vérités; de revendiquer contre lui ces droits. De telles protestations demeurent, et, si elles ne peuvent toujours empêcher l'erreur et l'injustice de prendre la place de la vérité et de la justice, au moins les empêchent-elles d'en prendre encore le nom.

Nous nous sommes réellement un peu attardé, nous l'avouons, au plaisir de donner des louanges. Notre excuse est que le sujet s'y prêtait admirablement, et que, comme l'on sait, "l'occasion, l'herbe tendre..." Tout de même si le temps et l'espace, dont nous pouvons disposer dans les colonnes de L'OISEAU-MOUCHE, nous le permettaient, nous ferions peut-être quelques réserves. Il y a par-ci par-là des négligences de style, des tournures incorrectes, voire même des fautes de grammaire: celles-ci, il est vrai, tout aussi imputables au typographe qu'à l'auteur. Au fond cependant ce sont misères et vétilles, qui ne déparent pas plus un beau livre qu'une verrine ne dépare un beau visage, et, toute réflexion faite, il vaut peut-être mieux que ce temps et cet espace nous fassent défaut. En tout cas, nous sommes sûr que le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de lui avoir épargné de fastidieux détails, et cette seule considération suffirait à nous consoler, si nous avions besoin de l'être.

Nous souhaitons donc bien vivement au beau livre de M. l'abbé Dugas tout le succès qu'il mérite, et nous formulons, à l'avance, le même vœu pour un second volume, qui est annoncé à la fin de celui-ci et qui traitera de la même matière

FRATELLO.

DISCOURS PRONONCÉ EN LA SÉANCE
ACADÉMIQUE DU 30 JANVIER, PAR
M. ON. TREMBLAY, PRÉSIDENT
DE L'ACADÉMIE
Louis Veillot
(Suite et fin)

On peut voir dans ses mélanges toutes les questions de son époque traitées de main de maître. Les jugements qu'il porta alors resteront à la postérité. Quelles exécutions mémorables ne fait-il pas de tous les auteurs impies et ignorants qui se permettaient de servir au public leurs malsaines élucubrations? Contre les valets de la pume, dit un de ses biographes, il ne daignait pas céder; le bâton lui suffisait, et plus d'un de ces forbans ou corrupteurs eut à se plaindre de la rudesse de ses coups. "On me reproche, disait un jour Louis Veillot, mes invectives, mes traits acérés, mais pense-t-on qu'il soit facile de tout calculer au fort de la mêlée? Je suis un tirailleur toujours en plein combat; je charge et je bourre mon fusil à la hâte: est-il étonnant qu'il crache un peu?"

Cependant, le principal combat qu'il eut à soutenir fut contre le libéralisme. Il avait là non seulement des adversaires, mais des amis; et il répugnait à sa délicatesse de parler contre des hommes avec lesquels il avait eu de si intimes relations. Ce combat pourtant ne le décourageait pas; il le dit lui-même, et les coups qu'il porta au libéralisme durent être sensibles, car cette erreur ne se releva point.

Et ce n'est pas le seul système qu'il ait pulvérisé. Étant en compagnie de prélats romains, il leur racontait l'emploi de sa journée: "A mon lever, dit-il, je commence par une bouteille de prière, puis je lis les mauvais journaux pour choisir celui auquel je dois casser les reins." Il en est de même pour tout ce qu'il écrivit: il mettait à toutes ses œuvres le cachet du génie. Dans toutes ses discussions, il eut toujours le dernier mot et le meilleur. "Veillot, dit M. Lamothe, fut admirablement servi dans sa polémique par une langue d'une saveur toute personnelle et d'une vigueur sans égale." "Comme écrivain, dit M. O. Havard, Veillot est hors de pair. Cet enfant du peuple, sans instruction première, avait été merveilleusement doué des dons de l'esprit français; nature fine et sagace, nette et limpide, caractère ardent, batailleur, loyal et chevaleresque; un tel homme n'était pas destiné à noircir du papier timbré dans quelque étude de notaire ou d'avoué. Dès lors qu'il ne se faisait pas soldat, il devait être écrivain militant." "J'escorte l'Eglise, dit-il, la justice et la liberté, ces voyagieuses divines dans leur course à travers le monde, une plume à la main, comme on escorte un convoi précieux des pistolets à la ceinture." "Veillot, dit encore M. Lamothe, c'est à la fois Bossuet, Molière et Labruyère: il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il peint comme le troisième.

"Un mot lui suffit pour peindre, pour flageller, pour faire justice d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime et familier." Son style est admirable et cependant le fond vient toujours chez lui avant la forme. Et pour résumer, il aime la raison, la vérité et la religion; il mit si bien d'accord ces trois amours, il les défendit avec tant de courage et de dévouement, qu'il mérita cet éloge du Souverain Pontife Pie IX: "C'est une colonne de l'Eglise le bon sergent du Christ qui a pris place dans les rangs des modernes chevaliers chrétiens, tels que J. de Maistre, O'Connell, Donoso Cortès, Garcia

Moreno, Lamoricière, de Sonis, Windthorst."

S'il fut loué par ce qu'il y avait de plus respectable dans le monde et la classe religieuse, il fut par contre attaqué, poursuivi, honni par la meute de la libre pensée, par tous les ennemis de l'Eglise et de la raison. Son journal fut confisqué deux fois. Et "le bon sergent du Christ," le bon soldat de l'Eglise désarmé, fut condamné à voir outrager et frapper ce qu'il avait de plus cher au monde, sa sainte Mère l'Eglise. Il eut aussi des consolations. Après la suppression de l'Univers, Pie IX reçut le soldat désarmé, le bénit, l'encouragea, le reconforta et lui dit en lui prenant la tête dans ses mains: "Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam." Veillot disait plus tard: "Ces mains de Pie IX sur la tête d'un pauvre homme consolent de bien des coups de pieds d'ânes."

Si enfin l'on a pu dire que Veillot fut l'homme le plus catholique de la France, on peut dire avec la même vérité qu'il en fut le cœur le plus français. Son âme ne connaît qu'un maître: le Christ; son bras n'avait manié qu'une arme pour le défendre: la plume. Quand il sentit que la mort allait venir, il composa son épitaphe, résumé de sa vie:

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur, le Christ mon orgueil.
Sous ma tête mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix,
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus: "j'ai cru je vois."

Dites entre vous: "il sommeille,
Son dur labeur est achevé."
Qu'ilôt dits: "il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé."

J'espère en Jésus: sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi;
Au dernier jour devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

SERMONS DU CAREME

A CHICOUTIMI

1er SERMON

Avant d'étudier la constitution intime de l'Eglise, M. l'abbé Tremblay résout quelques objections. L'Eglise est l'ennemie de la science, du progrès, etc.—Au Ve siècle, il n'y avait en Europe que des barbares. L'Eglise les instruisit, les baptisa, les disciplina, en fit les nations qui lui disent aujourd'hui: Vous êtes l'ennemie de la science.—Pendant que les peuples se faisaient la guerre, les moines conservaient le flambeau des sciences et des lettres. En récompense, les savants de nos jours répètent: Vous êtes l'ennemie de la science.

Eh bien, une science est d'autant plus vraie qu'elle repose sur une base plus sûre, que son objet est plus universel, et que sa fin est plus pratique. Or la science catholique repose sur la parole de Dieu, elle embrasse tous les rapports de l'homme avec Dieu, elle mène tous les hommes à leur fin dernière. Donc l'Eglise possède la vraie science. "Vous êtes tous des théologiens, et," poursuit le prédicateur.

2e SERMON

L'Eglise n'est pas l'ennemie des sciences secondaires. Définition de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de l'histoire naturelle, etc. L'orateur prouve d'abord sa thèse par l'histoire. Ce que les papes, les évêques, les moines, etc., ont fait dans le passé, Léon XIII le renouvelle aujourd'hui.—L'Eglise voudrait être l'ennemie des sciences qu'elle ne le pourrait point. L'Eglise